
Adresse de la société populaire de Meilhan sur la découverte et la punition des conspirateurs, lors de la séance du 11 prairial an II (30 mai 1794)

Citer ce document / Cite this document :

Adresse de la société populaire de Meilhan sur la découverte et la punition des conspirateurs, lors de la séance du 11 prairial an II (30 mai 1794). In: Tome XCI - Du 7 prairial au 30 prairial an II (26 mai au 18 juin 1794) p. 130;

https://www.persee.fr/doc/arcpa_0000-0000_1976_num_91_1_13621_t1_0130_0000_7

Fichier pdf généré le 30/03/2022

fixés sur les objets qui intéressent le bonheur du peuple français, ont démasqué tous ces vils satellites et en ont déjoué tous leurs complots. Encore une fois, dignes représentants, la République est sauvée, c'est à vos soins et à votre énergie qu'elle doit son salut; que le glaive de la loi se lève et qu'il fasse tomber les têtes des ogres couronnés, qu'ils périssent les infâmes qui cherchent à dévorer et à anéantir, s'il lui était possible, ceux de qui leur salut est inséparable du nôtre; qu'ils disparaissent de dessus la terre sacrée de la République, ces abominables usurpateurs de la liberté de l'homme, pour la replonger dans les nouvelles souillures de la royauté.

Continuez, dignes représentants, à veiller à notre défense; nous ne manquerons pas de notre côté à veiller à la poursuite des membres épars de ces monstres, et nous souffririons plutôt la mort que de laisser attenter à la liberté que nous avons conquise par vos soins et que nous avons tous juré de défendre.»

PAYAN (présid.), CHANEZ (secrét.).

I

[La Sté popul. de Meilhan à la Conv.; 29 germ. II] (1).

« Citoyens représentants,

Vous venez encore une fois de sauver la République en faisant tomber les têtes des traîtres qui voulaient la déchirer; vous avez pénétré jusque dans les ténèbres obscures dont ils étaient enveloppés, et votre vigilance, toujours active à surveiller les intérêts du peuple, ajouterait s'il était possible, à la confiance que nous avons en vous. Vive la liberté! Et périssent tous les Catilinas modernes, et les tribuns perfides qui, sous le masque populaire tiennent la torche et la discorde d'une main et le poignard de l'autre pour égorger le peuple qu'ils égarent.

Tonnez, citoyens représentants, lancez les foudres nationales d'une extrémité de la République à l'autre; il est temps enfin que la loi ramène tous les citoyens à la même unité; il faut que son glaive se promène sur toutes les têtes et frappe indistinctement toutes celles qui oseraient s'élever; autant vous devez user de clémence et de justice envers les bons citoyens égarés, autant vous devez appesantir la vengeance nationale sur les traîtres à leur pays.

Ce n'est pas le tout de vaincre les tyrans coalisés, il faut calmer les factions intérieures, déjouer les intrigans et terrasser l'hydre affreuse de l'aristocratie qui ne se regarde pas encore comme vaincue; mais c'est en vain que ses têtes renaissent; la massue nationale, cette fille des cieux va étendre son empire sur tous les mortels; nous la voyons déjà au milieu du monde, assise sur un trône, ses pieds reposent sur la terre, sa tête dans le ciel et ses deux bras font le tour du globe. Déjà de toutes parts les peuples accourent, se pressent autour d'elle et viennent lui sacrifier tous les tyrans sous lesquels ils ont tremblé pendant tant de siècles.

Encore quelque temps et la terre des esclaves va devenir la terre des peuples libres; l'aurore

des siècles plus heureux commence à poindre, et la nature si longtemps outragée, va enfin reprendre des droits si longtemps méconnus.

Restez à votre poste, Citoyens représentants, continuez à travailler au bonheur du peuple français, achevez ce grand œuvre qui doit régler le destin de tous les peuples et faire le bonheur des races futures.

Si nous n'étions pas des républicains, nous vous donnerions des éloges, mais la flatterie n'est faite que pour les esclaves, et nous vous montrons que nous savons user de la liberté que nous avons conquise, en vous assurant que nous voyons sans enthousiasme une conduite qui ne fait que répondre à l'opinion que nous avions de vous. Salut, amitié et fraternité.»

DOURG (présid.), PUJADE (secrét.), CASTETZ.

m

[La Sté popul. de Montbidouze à la Conv.; s.d.] (1).

« Les conspirateurs ont beau se reproduire pour anéantir la République, la foudre de la puissance nationale dont vous êtes armés les écrase et les fait rentrer dans la poussière.

Le nouveau complot que vous venez de déjouer était plus dangereux que tous les autres: un patriotisme exagéré couvrait d'un voile trompeur ses manœuvres criminelles mais rien n'échappe à votre œil perçant; votre vigilante sollicitude sait dissiper les trames les plus habilement ourdies.

La grandeur des périls qui vous ont environnés n'étonna jamais votre imperturbable courage, votre énergie brûlante a dévoré tous les obstacles que les ennemis de toute espèce ont opposés à la rapidité de votre marche.

Ce maintien calme et majestueux au milieu des plus effrayants orages, consterne nos ennemis du dehors et détruit leur coupable espérance; il répand une terreur salutaire dans l'âme des malveillants intérieurs. Cineas crut faire un éloge sublime du Sénat de Rome en le comparant à une assemblée des despotes odieux, que dirait-il à la vue du Sénat de France, à la majesté de cette auguste assemblée, il la prendrait sans doute pour le conseil des dieux où se règlent les destinées de tout le genre humain.

Jusqu'à vous, représentants, la révolution française, embarrassée dans une lutte de toutes les passions, est demeurée dans un état de stagnation funeste, source de tant de malheurs. Vous paraissez et à votre premier aspect, une monarchie vieillie dans la fange et quatorze siècles, disparaît à l'instant et aussitôt, d'une main aussi sûre que hardie vous jetez les fondements éternels de la plus belle République de la terre, sur les bases immuables des droits de l'homme.

La royauté était abolie et cependant le tyran respirait encore surchargé de prévarications liberticides; il fut traduit en jugement au tribunal de la nation représentée par vous, et le glaive de la loi lui fit subir la juste punition due à ses forfaits. Les perfidies, tous les préjugés se soulevèrent en vain pour sauver la

(1) C 306, pl. 1158, p. 11.

(1) C 306, pl. 1158, p. 12.